La vérité scientifique
Etude conceptuelle

Qu'est-ce qui permet de parler d'une vérité *scientifique* ? Y a-t-il, en effet, une vérité *scientifique*, une vérité *philosophique*, une vérité *théologique*, etc. ? Et si c'est le cas, évaluera-t-on la spécificité de la vérité *scientifique* par rapport à l'objet de la discipline, ou bien par rapport au traitement singulier d'une matière qu'elle aurait en commun avec d'autres disciplines ? Pour le dire simplement : la vérité est-elle *scientifique* en raison de son « objet » (un objet propre : la nature et ses lois, par exemple, tandis que la métaphysique porterait sur « l'être en tant qu'être », la théologie sur « Dieu », etc.), ou en raison de sa « méthode », de sa démarche ou de son approche, de ses outils (la « scientificité » tiendrait alors à la *démonstration*, qu'on ne retrouverait pas, par exemple, dans l'illumination mystique, dans la Parole révélée ou l'Article de foi, etc.) ? Il est probable, en réalité, que les deux aspects soient liés : la vérité est « scientifique » à la fois par son objet et par sa méthode.

Commençons par un exemple médiéval : celui du traité *Sur l'éternité du monde* de Boèce de Dacie, écrit à la faculté des arts de Paris autour de 1272. La question de l'éternité du monde est chez lui une sorte de paradigme permettant de comprendre les méthodologies propres aux différentes sciences, l'occasion de délimiter critiquement le champ de validité d'un savoir. Son but, à propos de la question de l'éternité du monde : montrer l'accord entre l'enseignement de la foi chrétienne et celui d'Aristote ou d'autres philosophes. Mais il s'agit de montrer cette concordance sans sacrifier aucune des exigences de quelque discipline et enseignement que ce soit.

L'idée est simple : la philosophie naturelle, c'est-à-dire *la science physique*, ne peut pas contredire la foi, parce qu'elle travaille sous un certain angle, d'un certain point de vue, qui n'est pas du tout celui de la foi : son champ d'application et de validité lui est propre. En effet, les physiciens s'appuient sur des preuves, alors que la foi s'enracine dans les « miracles » de Dieu. La physique, donc, est relativisée, parce que toute science se développe dans le cadre des prémisses qui lui sont propres. N'y a-t-il pas des cas de contradictions totales ? Exemple : la résurrection. Un philosophe-physicien dit : un homme mort ne peut pas renaître ; un chrétien, à l'inverse, dira : la résurrection est certaine. Alors ? En fait, dit Boèce, il suffit de distinguer les points de vue. Le philosophe-physicien doit nier en tant que physicien cette vérité qu'un mort puisse immédiatement ressusciter. En effet, s'il reste fidèle à sa propre science, il constate que les causes naturelles, qui sont

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Culture Générale
La vérité scientifique

les seules qu'il puisse considérer, n'autorisent pas une telle possibilité. Le chrétien, lui, concède que cela est possible, parce qu'il se réfère à une cause supérieure à la nature, qui est la cause de la totalité de la nature, une cause se situant en dehors du champ d'investigation de la physique ; une telle cause vient interrompre et bouleverser le cours naturel des causes.

Le philosophe-physicien dit vrai, quand il dit : « le monde n'a pas commencé » ; et le chrétien dit vrai, quand il dit : « le monde a commencé » ; mais le premier dit vrai *secundum quid*, relativement aux principes de sa science ; le second dit vrai *simpliciter*, absolument. Il y a donc deux vérités, mais pas deux vérités *contradictoires*, contraires : le principe de contradiction, en effet, est sauvergardé, parce que l'un et l'autre, le philosophe-physicien et le chrétien n'argumentent pas sous le même rapport : or une proposition prise dans un sens absolu n'est pas en contradiction avec la proposition opposée prise en un sens relatif.

La vérité scientifique existe, donc : elle a bien un objet (le monde et son cours naturel), une méthode (l'expérience, le syllogisme démonstratif), et un statut particulier, qui ne l'oppose pas à la vérité de la foi : leurs thèses supposées contradictoires n'ont qu'une apparence de contradiction. Cette théorie repose sur un principe fondamental de la logique aristotélicienne (*Réfutations sophistiques*, chapitre 25) : l'impossibilité d'obtenir une contradiction en opposant une proposition au sens absolu (*simpliciter*) et la même proposition prise en un sens relatif (*secundum quid*). C'est sur cette base qu'il construit, à propos de l'éternité du monde et de l'inexistence d'un premier homme, un argument, purement logique, destiné à montrer que les vérités de la foi et celles de la sciences relèvent de « voies » distinctes :

> « Nous savons que celui qui affirme que *Socrate est blanc* et que celui qui nie que *sous un certain rapport Socrate est blanc*, disent vrai l'un et l'autre. De même, le Chrétien dit la vérité en affirmant que le monde et le premier mouvement soient nouveaux, qu'il y ait eu un premier homme, que chaque homme reviendra à la vie numériquement identique et qu'un être engendrable ne peut accéder à l'existence sans avoir été engendré, pourvu seulement qu'on admette que cela est possible par une cause dont la puissance soit plus grande que ne l'est celle d'une cause naturelle. Mais il dit aussi la vérité, celui qui dit que cela n'est pas possible par des causes et des principes naturels. En effet, le physicien ne concède et ne nie rien qu'à partir de principes naturels et de causes naturelles, de la même manière que le grammairien, parlant en tant que tel, ne concède rien sinon à partir de principes grammaticaux et de causes grammaticales ».

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 4 pages.